

crut pas pouvoir lui fermer sa porte.

— Introduisez M. Hafner, dit-il au domestique qui attendait ses ordres.

Le médecin entra l'air tout guilleret.

— Bonjour, mon cher comte, comment vous portez-vous?... vous semblez soucieux?... Quelque chose qui ne va pas?

— Rien, rien, je vous assure... et vous, cher ami, la santé, les études, les projets d'avenir?...

— Oh! moi, la fortune me comble. Je nage dans le bleu... Il faut même que je vous annonce une grande nouvelle qui me concerne — une bonne nouvelle, naturellement: je me marie.

— Ah!... Ah!... Tous mes compliments, mon cher!... et mes vœux!

Dans la façon dont cette phrase avait été prononcée, il y avait une nuance d'ironie amère.

L'Allemand redressa sa tête brune et, dardant son regard aigu sur le comte, siffla:

— Vous n'avez pas l'air de m'approuver beaucoup, à ce que je vois.

— Moi? au contraire...

— Vous paraissez croire que je fais une bêtise?

— Je ne crois rien, je vous jure. Ou, du moins, je ne sais pas, je ne peux pas me prononcer.

— Ah! vous voyez, je ne me trompe pas. En apparence, vous me complimentez; au fond vous me narguez. Vous faites mine de m'adresser vos vœux. En réalité, vous semblez me dire: "Tu veux te marier, mon vieux Wilhelm, tant pis pour toi!"

Le comte parut un peu gêné.

Il dissimula son embarras sous une phrase légère.

— Dame! mon cher, vous le savez aussi bien que moi, c'est une loterie.

— Je ne suis pas de votre avis. J'estime

moi, que le vie conjugale est ce qu'on la fait.

— Non, mon ami, vous êtes dans l'erreur. Sans doute, la plupart des éléments de notre bonheur sont en nous, mais ils n'y sont pas tous! Il y a des choses qui... que...

"Enfin, vous me comprenez, on peut s'imaginer avoir réuni toutes les conditions du bonheur... et s'être trompé.

— Diable, murmura Wilhelm, on dirait que vous parlez par expérience?

— Peut-être.

L'Allemand resta impassible, mais, après une minute de silence, il reprit, bonhomme:

— Ah! bien, vous n'êtes guère encourageant, vous!...

— Je regrette, mon pauvre ami, de souffler sur vos illusions; mais ne vaut-il pas mieux que je vous prévienne?... que je vous fasse profiter de ce que j'ai appris... à mes dépens?...

Le comte, dont la volonté était usée par l'angoisse, livrait, presque malgré lui, le secret de sa souffrance à cette homme, dont l'attitude humble, et la voix affectueuse l'invitaient aux confidences.

— Ecoutez, mon brave Wilhelm, dit-il, je vais vous demander un conseil, peut-être un service... Mais vous êtes mon ami... mon meilleur ami maintenant!...

Le comte, dans son désarroi, oubliait que ce médecin étranger était tout au plus un ami quelconque.

Mais la douleur l'étouffait.

— Hafner, mon brave Hafner, conseillez-moi... que faut-il faire?... Tenez, lisez cette lettre d'abord, vous me répondrez ensuite.

D'un air grave et attristé, Wilhelm prit la lettre, la lut lentement, attentivement; puis, toujours grave, il prononça:

— C'est horrible! Si cette dénonciation